

L'Électeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 21.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 6 Octobre. 1866.

ABONNEMENT :

Ville, trois mois.....45 sous.
Campagne.....30 sous.
Chaque numéro.....3 sous.

L'ÉLECTEUR

Paraît le Samedi de chaque semaine.
Toute correspondance concernant la rédaction
doit être adressée FRANCO à

A. GUERARD et Cie., PROPRIÉTAIRES.
Rue St. Marguerite, No. 47.

L'ÉLECTEUR

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue
du Pont, St. Roch ; M. G. A. Delille, Manufacturier
de tabac, Faubourg St. Jean ; M. Hardy,
libraire, Basse-Ville ; M. Bellerive et Laforce,
Maison des Bains, Haute-ville ; M. Bastien, bar-
bier ; rue St. Joseph, M. Marier, barbier, rue St.
Joseph. M. Crémazie, libraire. J. J. Williams,
Barbier, côte du Palais. M. Wm. Dalton, coin
des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

Les personnes à qui nous adressons
L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer
si elles ne s'abonnent pas.

SAIS-TU POURQUOI ?

Sais-tu pourquoi bien souvent je m'isole
Dans la forêt dont le repos console,
Suivant des yeux l'oiseau chanteur qui vole
Ou le chevreuil qui bondit plein d'effroi ?

Sais-tu pourquoi ?

C'est que je t'aime et pense à toi !

Sais-tu pourquoi, quand le devoir m'entraîne
Dans une fête où tu n'es pas, ma reine,
Je suis distrait, pensif, et vois à peine
Ce qui s'agite et brille autour de moi ?

Sais-tu pourquoi ?

C'est que je t'aime et pense à toi !

Sais-tu pourquoi, lorsque la poésie,
Que j'ai dans l'âme, en mon rythme est saisie,
Soudain mon cœur suspend ma fantaisie,
Ma plume tombe, et je suis en émoi ?

Sais-tu pourquoi ?

C'est que je t'aime et pense à toi !

Sais-tu pourquoi, quand le destin sans trêve,
D'en haut m'accable et de faveurs me sèvre,
Plus d'un sourire épanouit ma lèvres,
Et d'être heureux je me fais une loi ?

Sais-tu pourquoi ?

C'est que je t'aime et pense à toi !

STÉPHAN.

QUEBEC:

SAMEDI, 6 OCTOBRE 1866.

De l'anglification en Canada.

Monsieur l'Éditeur, Voilà un sujet
qui mériterait d'être traité par une plume
plus éloquente que la mienne ; car, je
ne crains pas de le dire, l'anglification est la
plaie qui, depuis 1760, ronge le plus le
sein de notre pauvre nationalité ; c'est
une formidable catapulte qui sape sour-
dement depuis plus d'un siècle, la base
de notre existence comme peuple ; enfin,
c'est la pierre d'achoppement où tôt ou
tard, si nous n'y prenons garde, viendront
se briser nos destinées.

Sera-t-il dit que le peuple canadien, si
brave lorsqu'il s'agit de défendre ses fron-
tières menacées, ne pourra rien, contre ce
poison lent mais terrible, qu'on lui fait
boire goutte à goutte ?..... Où est donc
toute la science de nos médecins politi-
ques, qu'ils ne peuvent trouver d'antidote
à ce poison radical ? ou bien, s'ils la possè-
dent, cette science, quel usage en font-ils ?

Ils ont sous les yeux tout un peuple de
compatriotes languissant dans une lente
agonie ; ils voient autour d'eux leurs frères
confiants, et cependant, par une indiffé-
rence fatale, ils ne songent pas à les gué-
rir de leur plaie la plus dangereuse ; que
dis-je, ils ne veulent seulement pas leur
signaler le mal !.....

Est-ce là ce que nous avons mérité ! et
toutes nos gloires passées n'ont-elles eu
pour résultat que de nous faire moissonner
dans la suite la honte et l'oubli !

Non, un semblable sort ne peut être
celui des descendants des héros qui jadis
ont prodigué le plus pur de leur sang
pour conserver à une métropole ingrate
(alors), un pays vaste et riche (malgré que
madame de Pompadour l'ait appelé
"quelques arpents de neige") ; ce ne
peut être le sort des fils de ces mêmes
hommes qui, plus tard, sous une domina-
tion étrangère, ont encore sauvé le pays
de l'invasion.

De quel œil nos pères ne doivent-ils
pas envisager l'état actuel du pays, et
quelle douleur ne doit pas saisir leur âme
loyale, lorsqu'ils voient des enfants dé-
générés jouir si mal des biens qu'ils ont
achetés de leur vie !....

Quel dédain et quel mépris ne doivent-
ils pas prodiguer à ces membres du Par-
lement qui aiment mieux bredouiller, dans
nos Chambres d'Assemblée, un langage
qu'ils ne savent pas et qu'ils prononcent

très-mal, que d'employer leur belle langue
française qui leur a été léguée par leurs
pères comme un dépôt sacré !

De quels mots ne doivent-ils pas se ser-
vir pour flétrir ces petits commis qui af-
fectent de parler toujours anglais, et ces
marchands ignorants qui affichent à leur
porte des enseignes anglaises ?

Enfin, tout est bouleversé. Partout, dans
nos villes, le système anglais a prévalu.

Mais il est une chose que l'on ne peut
changer aussi facilement ; il est un gar-
dien qui veille toujours sur la conduite de
ces hommes ingrats, et qui ressemble au
fantôme du remords poursuivant un crimi-
nel : ce gardien terrible, c'est le nom !....

C'est en vain que les Anglomanes s'ef-
forcent d'oublier et de faire oublier leur
origine : le nom est toujours là inflexible,
menaçant comme une épée de Damoclès.

Le mal n'est pas aussi grand dans les
compagnes que dans les villes ; cependant
il n'est pas rare d'y trouver des anglo-
manes.

Ainsi vous verrez tel jeune homme, sa-
chant à peine lire et écrire, faire parade de
quelques mots anglais recueillis ça et là ;
vous entendrez tel autre, qui n'a pas encore
secoué les langes de l'enfance, soutenir
que les Canadiens sont des sots et les An-
glais le premier peuple du monde. A
ceux-là, nous n'avons rien à répondre : le
ridicule qu'ils provoquent partout les pu-
nit suffisamment.

Maintenant que nous avons signalé le
mal, il nous reste à suggérer les moyens
qu'il faut lui opposer. Ceci est plus difficile ;
car, lorsque l'on n'arrête pas une épidémie
dès sa naissance, il est rare de pouvoir la
maîtriser quand elle est profondément en-
racinée.

Néanmoins, si l'on ne peut l'arrêter
subitement, il nous est bien possible, du
moins, de le diminuer.

Le mal est grand, il nous faut un grand
remède.

Mais ce remède, que est-il ? — Suivant
nous, la langue anglaise est trop enseignée
dans nos collèges, écoles, & : il faudrait
donc l'interdire, sinon complètement, du
moins en partie. C'est sans doute un sacrifi-
ce offert à la science, mais, avant tout, il
nous faut sauver la nationalité.

Lors de la campagne de Napoléon en
Russie, Alexandre fit tout brûler et dé-
vaster : — la Russie fut sauvée ; au Mexi-
que, Cortez brula ses vaisseaux, son uni-
que moyen de retraite. Ses troupes firent
des prodiges..... — le Mexique fut con-
quis.

Suivons leur exemple. Sacrifions une
partie pour sauver le tout. Mais que nos